

# LITERATURA MEDIEVAL

Volume I

ACTAS DO IV CONGRESSO  
DA  
ASSOCIAÇÃO HISPÂNICA DE LITERATURA MEDIEVAL  
(Lisboa, 1-5 Outubro 1991)

Organização de  
AIRES A. NASCIMENTO  
e  
CRISTINA ALMEIDA RIBEIRO

EDIÇÕES COSMOS

---

Lisboa  
1993

IV CONGRESSO DA AHLM  
COMISSÃO ORGANIZADORA

*PRESIDENTE*

AIRES A. NASCIMENTO  
(Universidade de Lisboa)

*VICE-PRESIDENTES*

CRISTINA ALMEIDA RIBEIRO  
(Universidade de Lisboa)

TERESA AMADO  
(Universidade de Lisboa)

*VOGAIS*

ANA MORAIS  
(Universidade Nova de Lisboa)

ARNALDO ESPÍRITO SANTO  
(Universidade de Lisboa)

LEONOR CURADO NEVES  
(Universidade de Lisboa)

MARGARIDA MADUREIRA  
(Universidade de Lisboa)

MÁRIO REIS  
(Edições Cosmos)

*SECRETARIADO*

AURORA ALVES  
ELSA SIMÕES  
LUÍSA ANTUNES  
MARIA DA CONCEIÇÃO SILVA  
TERESA OLIVEIRA

CATARINA FONSECA  
ISABEL FERREIRA  
MADALENA TAVARES  
PAULO MILITÃO  
VÍTOR GOMES

© 1993, EDIÇÕES COSMOS e ASSOCIAÇÃO HISPÁNICA  
DE LITERATURA MEDIEVAL

Reservados todos os direitos  
de acordo com a legislação em vigor

Capa

Concepção: Henrique Cayatte  
Impressão: Litografia Amorim

Composição e Impressão: EDIÇÕES COSMOS

2ª edição: Maio de 1993  
Depósito Legal: 63838/93  
ISBN: 972-8081-04-9

Difusão

LIVRARIA ARCO-ÍRIS

Av. Júlio Dinis, 6-A Lojas 23 e 30 — P 1000 Lisboa  
Telefones: 795 51 40 (6 linhas)  
Fax: 796 97 13 • Telex: 62393 VERSUS-P

Distribuição

EDIÇÕES COSMOS

Rua da Emenda, 111-1ª — 1200 Lisboa  
Telefones: 342 20 50 • 346 82 01  
Fax: 347 82 55

# L'Avènement de l'Espace Ibérique dans la Littérature Médiévale Française

Danielle Régnier-Bohler

Université Paris III Sorbonne nouvelle

Pour se rendre crédible et s'adresser à l'imaginaire du lecteur, un récit fait nécessairement appel à des repères spatiaux: tout itinéraire — celui d'une armée pour une cause sainte, ou celui d'un héros de roman partant pour l'aventure — fonctionne sur le couple indissociable d'un temps et d'un espace. Or, catégorie transcendante, le temps ne rend visible son déroulement, ou ne laisse percevoir une évolution, que s'il y a espace pour que se manifeste ce qui se modifie, du monde de la fiction jusqu'aux plus infimes replis de l'intériorité. Même l'intériorité en effet use d'un langage spatial: l'univers intérieur des mystiques a sa monumentalité, son architecture, ses plans dans l'espace où se joue l'événement psychique. Inversement, il arrive que des narrations s'installent dans une apparente stagnation, où n'existent plus que des objets dans l'espace, où le temps semble s'être arrêté pour se réduire à celui d'une lecture, celle par exemple des blasons et devises dans le *Cimetière d'Amour* du *Coeur d'amour épris* de René d'Anjou: le temps revient se glisser dans une conscience en train de déchiffrer des signes, mais comme un temps passé, un temps à épaisseur culturelle, retenu par la gloire du tracé sur la tombe. En effet l'épigraphie dans les romans, ainsi que toute inscription mystérieuse, joue fort subtilement du temps apparemment suspendu, en réalité fort grave, lourd de présages et de révélations. Mais, en regard des siècles ultérieurs — et c'est là un problème narratologique plus général pour ce qui concerne l'espace nécessaire à toute fiction afin qu'elle devienne «vraisemblable» — la littérature médiévale fait un appel fort économe aux données spatiales: esquissées, et à peine, les crêtes des Pyrénées et les vallées ténébreuses dans la *Chanson de Roland*, cette «Espagne la large» qu'annonce le début du *Pseudo-Turpin*; quant aux forêts arthuriennes, elles fonctionnent comme archétypes de la Forêt, comme emblèmes. Le regard s'y promène peu, sauf à en signaler l'étrangeté, et la toponymie en est souvent flottante: aux noms connus des géographes se mêlent des noms énigmatiques, de pure imagination ou dont la trace ne se laisse plus identifier.

Hors du monde arthurien, le genre romanesque fait coexister des noms de lieux souvent parfaitement incompatibles avec une véritable logique des parcours. Qu'on prenne pour exemple le roman attribué à Philippe de Beaumanoir, *La Manekine*, récit de poursuite incestueuse, dont l'héroïne parcourt d'in vraisemblables trajets, se rendant de Hongrie en Ecosse «sans apercevoir une seule fois les côtes italiennes, françaises ou espagnoles»<sup>1</sup>! Mais est-il besoin d'une logique du parcours? et n'y a-t-il pas une autre logique, qui concerne la problématique proprement littéraire d'une stratégie des noms de lieux? Ceux-ci dans l'in vraisemblance de leurs liens, laissent bien souvent imaginer une rêverie sur leur structure phonétique: plus qu'une mise en situation dans l'univers, ils sont enchantement sonore, ils deviennent emblèmes, ils sont symboles.

Or à travers nos différents genres narratifs, chanson de geste et roman essentiellement, l'espace ibérique — la péninsule et son histoire, la péninsule et les royaumes qui la découpent — permet de suivre des modulations tout à fait intéressantes. C'est essentiellement dans l'espace ibérique, ou à proximité de cet espace que se déroulent les chansons de geste: au titre des valeurs communautaires de la chrétienté, l'Espagne joue son rôle de terre chèrement disputée, ensanglantée, glorieusement conquise, parfois au moyen d'une précision remarquable. Certaines chansons de geste font penser que leur auteur connaissait bien la topographie

espagnole, aux environs de la route de Saint Jacques par exemple, et le *Pseudo-Turpin* énumère avec souffle «les citéz et les chastiaus et les grans viles que notre ampereres Karles conquist lors an Espeigne»<sup>2</sup>, par un rythme qui suggère à la fois un répertoire étonnant, et quasi réaliste, des terres conquises par Charlemagne, et une incantation des noms dont la finalité serait peut-être de mettre en relief, après les conquêtes «par force et par bataille», et celles faites «par grant art et par grant angin», le long siège de «Luserne» dont seule la prière à Dieu réussit à abattre les murs: dans la ville jaillit «un fluve de noire eive ou il a ancore poisons noirs». Les cités maudites par Charles sont désormais interdites au genre humain:

«Ce sont les citéz que Karles maudist puis qu'il les out conquises, et por ce sont eles ancoires sanz habiteors et seront tous tans mes: Luserne vantose, Capre, Adaine»<sup>3</sup>.

L'Espagne est l'espace ample de la guerre sainte. Elle est aussi dans le domaine épique porteuse de la séduction de l'Orient, ce que tant de chansons de geste savent évoquer, «la fort cité entie» et la somptueuse «mahomerie» du *Siège de Barbastre* par exemple. Malatrie, la jeune musulmane, y parle territoires au beau Girart qu'elle commence déjà à aimer<sup>4</sup>.

Mais le champ romanesque, de façon diverse et plus arbitraire en apparence, à son tour use de l'espace ibérique. On observe en particulier une évolution très notable dans la littérature dite tardive, dont les narrations singularisent souvent l'intrigue à laquelle elles s'attachent par le choix de la péninsule devenue espace physique vraisemblable, quasi cartographié, proche, semble-t-il au premier regard, de l'espace physique de la chanson de geste, car les exploits contre les Sarrasins, la reconquête somme toute, y créent souvent encore soit un but à atteindre, soit un terme à partir duquel l'intrigue romanesque se met en situation. Pourtant les relations du héros et de son espace semblent se modifier. Si pour la chanson de geste prévaut la logique des conquêtes, et par suite une multiplicité de localisations qui sont autant de murs à abattre ou à défendre, le monde romanesque est plus économe en repères spatiaux; en revanche il offre de l'espace ibérique l'image d'un monde habitable, autrement que par des guerriers, qui trouvaient à y séduire la figure épique de la «jeune musulmane», mais essentiellement la gloire pour une noble cause<sup>5</sup>.

Paradoxalement, dans le récit dit tardif de notre littérature française où l'Espagne romanesque reçoit une fonction neuve, cet espace n'est pas nécessairement du domaine du visuel. Il vaut essentiellement comme point d'origine, ou comme point d'arrivée, comme point de retour, et comme lieu d'une traversée essentielle. Les descriptions y sont souvent beaucoup moins détaillées que dans la chanson de geste, mais les noms s'y disposent en un organisme qui concerne un héros, unique cette fois, qui cherche dans la péninsule ibérique un autre but que ce que les héros épiques venaient y trouver: il vient y chercher un objet de séduction, mais déplacé et métaphorisé. Et il s'agit là moins de la femme que l'on désire — qui peut y être trouvée et ardemment recherchée comme en témoigne *Le Roman du le comte d'Artois* ou *Jean de Paris* — que de l'enjeu fondamental qu'est pour l'identité héroïque la *fascination*: si les royaumes de la péninsule sont, pour cette littérature romanesque-là, des espaces favorables aux histoires d'amour, ils apparaissent surtout comme espaces propices à l'évolution initiatique du héros. S'il ne s'agit plus uniquement d'une cause sainte, de territoires dévastés, déchirés mais reconquis grâce au héros, il y est encore souvent question d'un fonds d'hostilités et d'un reliquat des luttes glorieuses contre l'Infidèle, dans un récit comme le *Roman du Comte d'Artois* qui intègre un épisode important, la lutte contre le roi de Grenade: en revanche dans d'autres récits de la même époque, la lutte contre les Sarrasins se déroule volontiers dans une Europe extrêmement élargie, celle qu'évoque le *Jean de Saintré* dont le héros part pour la guerre de Prusse, où les quatre rois d'Espagne oeuvrent dans l'entente absolue:

«Et pour oster et affeiblir la tresgrant puissance et assemblee des Sarrazins, les quatre roys des Espaignes crestiens, c'est assavoir de Castille, d'Arragon, de Portugal et de Navarre, s'estoient aliez pour guerroyer par mer et par terre les roys de Grenade, de

Marroch et de Bellemarine, Sarrazins les plus prouchains, mais ja pour tant ne demeura que leur assemblee ne fust si grande que merveilleuse chose estoit...»<sup>6</sup>

Dans un récit auquel on suppose une source versifiée, malheureusement perdue, le *Roman de Baudouin de Flandres*, le bassin méditerranéen tout entier est concerné: Rome mise à feu, la Toscane, la Lombardie, Milan assiégée, Constantinople, Jérusalem, ce qui permet au comte de Flandres de jouer un rôle messianique et de jouir du charisme d'un farouche rebelle à la couronne de France.

Mais si pour le comte d'Artois l'assaut de Grenade est un épisode qui couronne tous les autres exploits, et une véritable apothéose, sa victoire n'en reste pas moins un épisode sur la terre d'Espagne où va se dérouler pour lui une initiation à d'autres exploits, d'ordre privé cette fois. L'«amiral» qui relate au roi de Grenade sa défaite a bien compris que les beaux coups qui ont été portés sont bien davantage les faits d'une vedette que d'un héros de chanson de geste:

«... mais quant voulez sçavoir par qui ceste desconfiture a esté, je vous respns que ce a esté par je ne sçay quel dyable ou le Dieu dez Crestiens qui toute jour ne cessa d'occire gens et de faire lez plus grandez appertisez, de quoy on sçavroit en histoire parler et tant vous dis que, pour quelque paine ou affaire qu'il ait eu, il n'en perdy oncquez, tant fu peu de vertu: anchois plus est venu avant, de tant estoit il plus frez et nouveau et, se de sa force vous ose dire, il n'ataint homme a plain cop qui jamais apprez ait besoing de mire; je l'ay rencontré neantmoins sur lez rens car en passant il me donna telle descharge sur mon healme que tumber me couvient par terre sy rudement que je n'en voroye encore autant avoir et attendre pour tout le monde; sy loue les haulx dieux quant de luy suis sy bien eschappé; et, a tout conclure, il suffiroit assez pour destruire tout un roiaulme»<sup>7</sup>.

Ainsi les angles d'approche qui permettent d'interroger l'usage d'un espace dans la fiction reposent sur des questions relativement simples, mais préliminaires: s'agit-il d'un espace esquissé, décrit dans ses grandes lignes, comme toile de fond, éventuellement comme objet d'une mise en perspective ou même d'une exaltation d'un visuel, qui est rarement purement ornemental, comme G. Genette nous le rappelait?<sup>8</sup> S'agit-il d'un espace fonctionnel, nécessaire pour situer l'événement, ou d'un espace plus fonctionnel encore pour les mentalités de l'époque, à savoir le choix de lieux privilégiés pour un certain type d'actions? Bref, comment apparaît cet espace, et quelle est la place qu'on peut lui accorder pour des effets de sens? L'Espagne en effet se prête aux histoires d'amour, et l'écrivain, souvent anonyme, ainsi que le lecteur supposé sur l'horizon de la réception, laissent imaginer que la péninsule était devenue un cadre particulièrement séducteur pour les lecteurs de l'époque.

### Un espace pour le récit

Depuis le règne de Charles V, la noblesse semble avoir pris l'habitude d'effectuer des voyages dans la péninsule, les ambassades se font nombreuses; l'Espagne est un vivier de princesses à épouser et les relations internationales donnent aux royaumes de la péninsule un statut de choix. Rien d'étonnant alors à ce que l'Imaginaire romanesque prenne en compte ce qui alimente les rêves de toutes sortes! Ainsi la nature même de l'espace rejoint, voire recoupe, la distribution même des genres narratifs: comment s'opère désormais la conquête, celle de la pointe de l'épée en même temps que celle de la séduction? Car lorsqu'on s'écarte de la matière épique, l'espace continue fortement à servir de pôle d'attraction et de fascination. L'Espagne musulmane cède la place à une terre de splendeur, espace que l'on regarde et désire, mais qui est en retour — et ceci me semble essentiel pour le choix symbolique de ces lieux — un espace susceptible de fournir un regard d'évaluation sur celui qui s'y rend.

Certes l'Espagne qui apparaît dans nos récits tardifs peut être encore celle d'une lutte acharnée contre les Sarrazins: c'est alors la cohésion de la chrétienté espagnole qui nous frappe, dans le *Roman de Jean d'Avesnes* par exemple<sup>9</sup>, mais le récit est souvent centré sur un héros unique, et dans ce cas le regard des Espagnols, de l'homme de la rue, mais surtout celui

des rois de la péninsule — ceux qui apparaissent par exemple dans le *Jean de Saintré* et dont l'unanimité est riche de sens — procure une évaluation d'un grand prix, car ce regard-là fait connaître l'estime et la louange, il fonde la renommée. L'Espagne est donc pour le héros un lieu où l'on séduit, où l'on va se faire admirer. Le regard émerveillé que revendique pour sa personne le héros, au moyen de ses exploits, est unanime, non divisé: en un renversement radical, et peut-être paradoxal, il me semble révélateur de ce qu'est devenu l'espace lui-même, par une mutation importante des enjeux romanesques. A l'espace physique nécessaire à tout déroulement d'une intrigue, s'ajoute ici la valeur d'un espace social, d'un espace de sociabilité susceptible d'entériner le renom et la gloire. Or l'Espagne dans ce domaine semble jouer un rôle important dans un groupe de récits qui relèvent globalement du roman d'aventure, mais plus encore du roman initiatique. On peut parler en effet d'une entrée de l'Espagne dans la littérature romanesque.

Avant le XV<sup>e</sup> siècle, le monde du roman fait place à l'Espagne comme lieu d'un «ailleurs», un «ailleurs» qui peut être à la fois précisé et imprécis, tel ce port d'Almeria où accède, au terme d'une navigation difficile dans un tonneau, la jeune femme dans les différentes versions, nouvelle et roman, de *La Fille du Comte de Ponthieu*: c'est à Almeria, parfois interprété comme lieu du Proche Orient, que le sultan épouse et rend fertile la femme jusqu'alors désespérément stérile. Et certes l'Espagne apparaît déjà dans *Cligès* où le héros va trouver le roi Arthur, lequel prépare pour le secourir:

«...aparoil...si grant que le paroil  
 N'ot ne Cesar ne Alexandres.  
 Tote Eingleterre, et tote Flandres,  
 Normandie, France, et Bretagne,  
 Et tot desi qu'as porz d'Espaigne  
 A fet semondre et amasser»<sup>10</sup>,

et dans *Amadas et Ydoine*, Garinet part à la recherche du héros, «jusques a la mer d'Espaigne»<sup>11</sup>. Cette valeur des référents d'un espace ibérique sert ici l'hyperbole, territoires de confins ou confins de la puissance. Dans *Richars li biaus*, récit de bâtardise et d'origine retrouvée, le héros lutte vaillamment durant le deuxième jour du tournoi, mais:

«Atant e vous un roy d'Espaigne  
 Qui de gent ot mout grant compagne;  
 ses destriers sous lui ne sommeille  
 et li rois fiert a grant mierveille,  
 .VI. dus a ou pré abatus  
 et par forche tous retenus,  
 du tournoy fait a son plaisir»<sup>12</sup>.

Ce roi d'Espagne sert de glorieux faire-valoir. Mais dans une littérature épico-romanesque, dans *Lion de Bourges* au XIV<sup>e</sup> siècle, la péninsule devient le théâtre fréquent des aventures: la mère du héros, Alis, enlevée par des brigands, privée de son jeune enfant, se réfugie «en guise d'homme» chez l'émir de Castille, où elle travaille pendant dix-huit ans comme aide-cuisinier. Toujours travestie, elle y combat un géant, devient sénéchal et maréchal de Tolède, mène glorieusement une expédition contre le roi Marsile. Elle sera le malheureux objet d'amour de la fille de l'émir! Plus tard, le fils de Lion et de Florantine, Olivier, qui se rend en Espagne, apprend que Burgos vient d'être perdue par Anseïs: il fait prisonniers deux rois sarrasins, puis se rend à Jérusalem, toujours victorieux. Le territoire ibérique apparaît comme une terre de luttes entre souverains sarrasins. L'Espagne dans ce récit entre bien dans une organisation fonctionnelle des territoires: mi-épopée, mi-roman, l'oeuvre se sert d'un réseau de noms et relate des parcours organiques. L'Espagne fait partie de la configuration méditerranéenne du récit, auquel cependant des incohérences ou des rêveries spatiales ne manquent pas, puisque de la Sicile à Chypre, et de Jérusalem à Burgos, le ballet territorial mêle allègrement les noms

de lieux à grands exploits contre l'Infidèle aux intrigues d'incognitos qui n'ont plus rien à voir avec le passé d'une reconquête<sup>13</sup>.

On comparera l'usage en revanche qui est fait du royaume d'Espagne dans le roman arthurien *Claris et Laris*, où le royaume de Gascogne est fortement convoité par le roi d'Espagne: nulle mention ici d'une Espagne sarrasine ni d'incursions des Infidèles. L'origine de l'agresseur est synonyme d'agressivité impulsive.

Dans l'ensemble, en diachronie, il serait difficile, pour le monde romanesque ou les chansons de geste qui en sont proches, d'établir des oppositions tranchées de façon absolue et de dégager une distribution typologique. Ainsi un récit contemporain du monde romanesque tardif, *Le Roman de Gillion de Trazignies*, ne fait usage que du contexte épique, lorsque s'allient des souverains musulmans venus d'Espagne et d'ailleurs, de Fez et de Thunes.

Pour cerner l'investissement romanesque de l'espace ibérique, prenons en considération un récit du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Cleomades* d'Adenet le Roi, qui précisément fait un usage pseudo-réaliste de la péninsule ibérique, face à la péninsule italienne: l'«ailleurs» qu'est l'Espagne y entre dans une cohérence territoriale. C'est le plus «géographique» de nos romans du XIII<sup>e</sup> siècle, celui où les parcours sont les plus explicites. Fils du roi d'Espagne, Cleomades aide son père contre cinq souverains voisins, le roi du Portugal, celui de Gascogne, le seigneur de Toulouse, le roi d'Aragon et celui de Galice. Le conte du cheval de bois, d'origine orientale, est très méditerranéen d'espace: c'est en Toscane que Cleomades, enlevé par le cheval d'ébène, trouve Clarmondine; descendant plus au sud de la botte italienne, c'est à Salerne qu'il trouvera l'aide nécessaire pour retrouver sa belle enlevée par Crompart, le magicien bossu. Nombreux sont les territoires parcourus, qui forment une suite logique: le héros part pour la Bretagne, l'Anjou, le Maine, la Normandie, la Grande Bretagne, la France, puis se dirige vers l'Europe Centrale, va jusqu'au Bosphore, puis en Grèce. Il s'approche de la Sicile, puis navigue jusqu'à Venise. Mais c'est en Espagne que se clôt ce roman nuptial: Cleomades non seulement y épouse Clarmondine, il fait se réaliser plusieurs mariages, celui de Marine sa soeur cadette avec le roi de Salerne, celui d'Argente, la soeur de ce roi, avec le seigneur des Toulousains, celui de sa propre mère avec Carman, roi de Toscane et père de Clarmondine. Les trois suivantes de Clarmondine ne sont pas oubliées. Les rois hostiles du début du récit participent à la fête, puis la noble compagnie se promène: on va de Séville à Toulouse, puis en Toscane, enfin à Salerne où règne Meniadus. Face au domaine épique, l'Espagne apparaît ici essentiellement comme un territoire de sociabilité, qui se greffe sur la trame du conte merveilleux. Cette composante nuptiale n'est pas de petite importance pour les récits qui vont suivre.

Ainsi l'Espagne, telle qu'elle est perçue déjà dans ce roman-là, semble un lieu fécond où se multiplient les alliances. Visiblement l'Espagne s'apprête à devenir pour la matière romanesque une matrice tout à fait importante.

L'espace ibérique assume peu à peu une fonction élargie, qui m'intéresse tout particulièrement: celle qui fait de l'Espagne un lieu vers lequel on converge. Comme aimanté par un pôle essentiel, le héros des récits prend aisément la route vers l'Espagne, et dans le domaine du roman tardif — tels *Cleriadus et Meliadice* ou *L'Histoire d'Olivier de Castille et Artus d'Algarbe* — la logique du parcours d'un fils du comte de Asturies, Cleriadus, ou du fils du roi de Castille, beau-fils d'une reine d'Algarbe, se renforcent d'une installation territoriale qui ne manque pas de frapper un lecteur de formation littéraire, plus peut-être qu'un lecteur historien habitué à cerner les trajets de la noblesse de l'époque et la fréquence des ambassades. Bref on se trouve au coeur d'une littérature de relations internationales! Le héros est assigné à un parcours qui, dans la tradition du roman d'aventures, est celui de l'accès à une identité, mais qui maintenant inclut alliances, mariages et héritages. Certes les relations de parenté sont très privilégiées dans le *Cleriadus*, on le verra, mais les alliances sont nombreuses et de poids pour la fin des récits.

## Fécondités

La fonctionnalité de l'espace ibérique engage fortement le vecteur temporel: l'infécondité d'un couple peut s'y résoudre, en cet «ailleurs», cet autre monde pourvu de forte signification. L'Espagne musulmane est pour la fille du Comte de Pontieu le lieu où se crée enfin une descendance: de son union avec le sultan, de l'abjuration de sa foi qui lui sera d'ailleurs pardonnée, naissent deux enfants. En regagnant son pays natal, en compagnie du mari retrouvé, elle emmènera le fils, nécessaire pour le lignage de Pontieu, mais laissera une fille qui sera la grand-mère de Saladin.

Or dans le corpus de récits qui semblent témoigner d'une évolution du genre romanesque, l'Espagne apparaît comme le lieu où se renforcent de solides lignages, l'espace d'où partent des héros susceptibles de constituer de forts lignages royaux, bref des héros qui, grâce au rapport qu'entretient le récit avec leur descendance, investissent d'une certaine manière l'espace de l'Europe.

Le royaume de Portugal peut oeuvrer comme lieu d'un important secret: l'on retrouve une trace du motif de la jeune musulmane dans un récit qui est pourtant bien révélateur de ces univers de fiction aux confins de l'historique et du romanesque. *Le Livre de Baudouin comte de Flandres*, à demi épopée, à demi chronique, se consacre aux rapports difficiles des comtes de Flandres et de la couronne de France. Vainqueur des Sarrasins devant Milan, puis à Rome, puis en Gascogne, le comte Philippe est le filleul et le sujet du roi de France. À sa mort Baudouin refuse avec hauteur la fille du roi de France, laquelle épouse l'empereur de Constantinople, mais Baudouin sera par la suite le second époux de cette illustre héritière. À la mort de Baudouin, restent deux filles. Jeanne, l'aînée, demande pour époux un brillant chevalier tout droit venu du Portugal, le fils cadet du roi Clément. Son aîné Thierry est roi du Portugal. Ferrant est engagé par sa mère au départ vers la France:

«Beau filz, c'est raison que vostre frère soit roy de Portingal; je vous prie et commande que vous ailles en France devers le roy Philippe, et je luy suppliray qu'il vous face chevalier et qu'il vous reteingne devers sa court et vous le servirez bien et loyallement et de ce vous pourrés mieulx valoir toute vostre vie»<sup>14</sup>.

C'est un vassal rebelle qu'envoie la reine Beatrix au roi de France, alors qu'elle ne songeait qu'au souvenir des amours passées. Ferrant s'adresse au père inconnu:

«...la royne ma mere m'envoye par devers vous et vous prie doucement qu'il vous plaise de moy retenir de vostre court. Et pour enseigne, elle vous envoye cestuy annel». Lors le prinst le roy et le regarda moult fort. Et quant il eut bien regardé, il congneut bien que c'estoit l'annel que ja pieça luy avoit donné. Et dit à Ferrant qu'il le retenoit de sa court et qu'il luy feroit de grans biens, et Ferrant se humilia à luy et luy promist et jura que il le serviroit de tout son pouvoir».

Or Ferrant se voit révéler, assez fermement il est vrai, que son «père» était, lui dit le roi de France,

«serf devers moy racheté pour ce que je le secoury contre le roy d'Espagne qui luy faisait grans guerres et aussi est vostre frère: si advises bien que vous gouvernes tellement que n'en debves estre blasmer».

Cette révélation pèsera lourd sur leur rapports désormais: la péninsule a produit le fruit de discorde. Mais ce fruit est séduisant, et l'on rapporte à Jeanne, fille aînée de Baudouin, les grands mérites du chevalier portugais:

«Il est venu à la court du roy le plus bel chevalier qui soit soubz le firmament, et se nomme Ferrant de Portingal et l'a fait le roy son connestable, et si a prins par force le roy Jehan d'Angleterre et occist en champ de bataille le conte de Clocestre et si a delivré le roy angloys, sans poyer ranson aucune: et est plus grant quatre doigtz que nul chevalier

de la court et est ung des plus hardis qui y soit et est filz du roy de Portingal, qui est trespasé n'a pas gramment, et si a ung frère nommé Thiéry qui est roy de Portingal»<sup>15</sup>.

Séduite, Jeanne le demande pour époux: Ferrant hérite du tempérament impétueux de son beau-père, qui avait épousé le diable et en avait eu ses deux filles, lourde héritage! Lorsque Ferrant se voit contester une paternité acceptable, voire glorieuse, il sait remuer une bonne partie de l'Europe en sa faveur: il convoque son frère, le roi du Portugal, pour entrer en Gascogne, afin de dévaster le pays; le Bougre d'Avignon son oncle pour pénétrer au royaume de France jusqu'à Lyon; le roi d'Angleterre pour entrer dans le royaume de France par la Normandie, puis le duc de Brabant pour percer en Champagne, enfin l'Empereur d'Allemagne pour s'emparer du Nord, sans compter ses alliés Flamands, Hollandais, Zélandais, Amiennois et Boulonnais. Ferrant lève jusqu'à trois cent mille hommes! Dans cette histoire d'un bâtard qui ignore son statut familial et qui s'élève contre son souverain, la question sous-jacente («Qui suis-je? Qui est mon père?», obsession bien connue des narrations médiévales) explicite la rébellion, territoriale et symbolique. Car la belle dame séduite autrefois par le jeune roi de France est tirée d'un univers romanesque, où la mémoire et la mélancolie savent jouer leur rôle: lorsque Ferrant est enfermé dans une «chappe de plomb», sa mère venue du Portugal, à genoux devant lui, révèle enfin son origine:

«Sire, vostre mère vous mande salut, et vous prie que envers le roy de France vous ne prenés aucun mal talant car vous le debves aymer naturellement, car il est vostre père et vous engendra au temps qu'il aida à vostre feu père en Portingal, où il fut longuement contre le roy d'Espagne et le print sus son ame; et pource, elle vous prie que vous metez la guerre à néant, car se vous grevez l'ung l'autre, vous pécheres laidement».

Ferrant alors se souvient de l'anneau «et se pensa qu'ils avoient eu amour ensemble»<sup>16</sup>. Mais il fait transmettre au roi de France ces mots:

«Dictes au roy que s'il estoit mon père proprement, que si reconquerroy-je mon païs sur lui!».

Dans le roman, Ferrant apparaît comme le véritable héros — maudit en vérité — de la bataille de Bouvines. Mais le Portugal n'est pas pour autant une terre de malheur: la malédiction qui pèse sur Ferrant prend son origine dans le drame de la paternité inconnue, et dans l'héritage venu du Diable. Pourtant la reine du Portugal sait implorer le roi de France, et celui-ci soupire «moult forment de ce que la royne de Portingal luy avoit mis en remembrance»!<sup>17</sup>

A travers les traits de cette femme séduite autrefois, qui a donné le jour à un illustre rebelle, fils bâtard du roi de France, la péninsule apparaît comme cet «ailleurs» si favorable aux histoires d'amour, favorable aussi à la constitution d'une forte famille du Nord, fût-elle opposée au roi de France.

Ce n'est pas ce qu'annonce l'univers plus romanesque dont le comte d'Artois est le héros: son fils ne fait qu'assurer l'avenir, mais ce fils est précisément conçu en Espagne, et ne pouvait être conçu ailleurs, semble-t-il, puisqu'il aura fallu à cette conception les charmes de la fille du roi de Castille. Dans ce roman du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, la descendance est, comme dans la *Fille du Comte de Ponthieu*, mal assurée: le temps de gestation de la gloire du héros en Espagne est en même temps le temps de la conception d'un enfant, donc l'assurance d'un temps lignager. L'Espagne est le lieu du désir fécond et fécondant, fût-ce pas substitution de femmes! Le comte d'Artois a en effet épousé la fille du comte de Boulogne, mais le mariage est resté stérile. Dans ce récit des dérobades, le mari pose à son épouse trois conditions impossibles: devenir enceinte de lui à son insu, et, encore à son insu, obtenir de lui son plus beau diamant et son meilleur coursier. Après quoi, ayant abandonné l'épouse, le héros part pour un parcours qui a pour but de se faire admirer, à Paris, puis à Narbonne. Ensuite il va défendre le comte d'Urgel contre les Catalans, et portera ensuite secours au roi de Castille,

attaqué par le roi de Grenade. Traversant le royaume d'Aragon, il sauve la comtesse de Cardonne d'une accusation d'empoisonnement. Il devient alors justicier et marieur de dames: par ses bons soins, c'est le neveu du roi d'Aragon qui épousera la comtesse. Arrivé à Tolède, le comte d'Artois est excellemment reçu par le roi. Joutes et tournois se multiplient, au fil des exploits du comte. Le roi de Grenade, auquel les rois de Tunes, de Barbarie et de Fez apportent leur concours, est vaincu: la superbe stratégie est imaginée par le comte d'Artois qui porte ainsi aux païens un coup décisif. Les places prises par le roi de Grenade sont reconquises: le héros venu du Nord est porté en triomphe dans tout le royaume.

La fécondité sociale — prestige et efficacité de la cause sainte — est alors renforcée par la véritable fécondité, celle que réussit à susciter l'épouse travestie en homme, en «varlet de chambre» qui favorise le désir du comte pour la fille du roi de Castille. Par un subterfuge, le comte croit jouir de la princesse..., et procréé en réalité fort légitimement, puisque c'est son épouse qu'il tient chaque nuit dans ses bras. Il comble de dons son cher serviteur, en lui accordant son diamant et son très beau coursier<sup>18</sup>. Pour ce qui concerne le séjour en Espagne du comte d'Artois, le réalisme historique et géographique en a été souligné: «Villes, provinces et pays, où se déroule l'histoire, donnent aussi au roman l'illusion du réel; noms et distances, tout peut être vérifié»<sup>19</sup>. Mais dans le texte lui-même, l'espace de l'Espagne apparaît peu, même si les trajets sont détaillés. Ainsi lorsque l'accusation de la comtesse doit donner lieu à un combat judiciaire à Sarragosse, le héros s'arrête à Leride, où «après le souppé» il va prendre l'air «tout de beau pié hors de la porte, car la saison estoit plaisante qui rendoit lez prez et champz couvers de fleurs»<sup>20</sup>. Il évalue qu'il n'y a «que deux petitez jourmez jusquez à Sarragosse»; à la cour du roi d'Aragon, tous sont émerveillés par sa beauté. Après sa tâche de justicier, le comte se met «a passer chemin, bois et montaignez tant qu'il vint à Toulette, ou le roy de Castille sejournoit pour ce temps»<sup>21</sup>. Et lorsque vient le temps des hostilités, c'est le comte d'Artois qui trouve une réplique à la menace sarrasine: le roi de Castille se trouvant alors à Cordoue envoie deux guetteurs à Grenade, et le comte d'Artois exhorte les seigneurs de Castille «tant qu'il fu tenu a trez sage prince comme il estoit». La victoire de Grenade qui lui est largement due assure aux Chrétiens la paix: le roi place «bonne garnison en Cordoue et par tout lez chasteaux du pais, pour tous dangiers»<sup>22</sup>.

Désormais le trajet du héros peut inclure le désir: dans l'épisode de la comtesse de Cardonne, l'Espagne apparaît déjà comme un espace tout à fait propice aux passions et aux entremises: le jeune prince de Vienne était «malade de maladie amoureuse»? Qu'à cela ne tienne, le comte d'Artois le marie prestement, on l'a vu! Et pour ce qui le concerne, après Grenade, le comte d'Artois chevauche ardemment derrière le roi de Castille vers Tolède, pour apprendre des nouvelles de sa fille. Ici apparaît le thème de la séduction de la belle étrangère:

«Si fu le conte tousjours aurez de sez amours et ne luy ennuya point le chemin, ains luy sembloit que son cuer fust transporté en ung petit paradis seulement pour le grant bien qu'il prendroit au veoir le seignourieux maintieng dont la belle estoit garnie»<sup>23</sup>.

Ainsi si l'Espagne est le lieu des exploits hors pair, elle est aussi le lieu d'un désir hors pair, puisque cet homme du Nord, marié, a laissé son épouse dans l'oubli. Celle-ci reviendra, comme double nocturne de la princesse de Castille, laquelle ne se doutera jamais de rien. Ainsi l'Espagne apparaît à la fois comme espace de la division («Hee, beau sire — gémit l'épouse — volez-vous avoir deux femmez et ressembler Saint Aulbain?»), comme lieu du désir adultère et illicite, mais en même temps comme un espace de la conjonction, fût-elle le fruit de la duplicité. Grâce à la complicité de la «maïtresse» de la fille du roi — les deux femmes se parlent comme «deux seurs germainez» —, les deux époux sont enfin réunis. Enfin accomplies les trois conditions, comparables aux trois voeux impossibles des contes, l'épouse repart avec ses proches, faisant route

«par Castille la voye de Saint Jaque tout droit à Burguez; de la en Navarre; passerent par Saint Jehan du Pié des Pors et parmy Guienne et brief firent tant, par leurs jourmez sans empeschement trouver, qu'il vindrent à Paris...»<sup>24</sup>.

Ils regagnent la ville d'Arras, où se répand la joie. Fécondée par son séjour espagnol, l'épouse a tôt fait, en y mettant les formes au moyen d'une belle ambassade, de rappeler le mari à un avenir désormais pourvu d'un héritier. L'espace ibérique, sur fond de guerre sainte, rend ainsi possible les fécondations: le désir fou, et illicite, rend possible ce que les cieux d'Arras n'avaient pas permis.

Si *Cleriadus et Meliadicé* fait un usage moindre d'une initiation si fortement centrée sur l'Espagne, la fiction tire également de l'espace ibérique un «effet de réel» et une fonction symbolique d'alliance, d'utopie de paix et de temps à venir<sup>25</sup>. Lorsque la soeur du héros épouse le roi d'Espagne, des fêtes somptueuses s'y déroulent. C'est d'Espagne également que le roi d'Angleterre fait venir le père de Cleriadus, le comte des Asturies, pour gouverner à sa place<sup>26</sup>. Arrivé d'Espagne, Cleriadus apparaît comme héros qui résout tous les conflits, et parmi ses exploits une défense de Chypre contre les Sarrasins: l'armée sarrasine est anéantie, le jeune Espagnol nettoie le territoire. Une alliance de royaumes se révèle en faveur de Cleriadus et de ses deux cousins: trois ambassadeurs venus d'Irlande, de Grenade et de Castille viennent d'Irlande pour sacrer les trois jeunes gens souverains des royaumes qui leur reviennent. Cleriadus effectue un long voyage qui l'amène à Grenade et en Castille pour introniser les rois Amador et Palixés ses cousins, puis repart lui-même pour son second royaume, l'Irlande. Par ses trajets, Cleriadus intègre ainsi l'Espagne dans une carte de la fiction, qui est un solide échiquier européen. Et par ailleurs, ce qui échappe aux actes élogieux du héros, d'heureuses circonstances familiales favorisent l'extension des biens: si Amador devient roi de Grenade, c'est que son grand-oncle le roi de Grenade lui cède son royaume; il est en effet sans héritier. De même Palixés, qui épouse la fille du roi de Galles, devient roi de Castille car son grand-oncle sans successeur lui donne son royaume<sup>27</sup>. Ces trous dans le tissu de la parenté sont bienvenus pour la bonne clôture du récit.

*Jean de Paris*, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, possède quant à lui une structure circulaire, puisque l'origine en est une promesse de mariage faite par le roi d'Espagne en faveur du fils de roi de France: en effet il s'agit là d'une Espagne pacifiée, semble-t-il, pour ce qui concerne les Sarrasins, mais déchirée par les rebellions des grands du royaume:

«Sachez, sire que a grant tort et sans raison, et soubz couleur d'ung nouvel tribut que en mon royaulme avoit esté mis pour éviter a la dampnable entreprise du roy de Grenade, infidele a nostre loiy, qu'il avoit fait contre mon royaulme et la sainte foy catholique, les nobles de mon royaulme ont par leur faultz donné a entendre le peuple seduit a l'encontre de moy, que m'ont voulu faire morir, et m'en a failllu fouyr au mieulx que j'ay peu en l'estat que me povez veoir»<sup>28</sup>.

La reine et sa petite fille se trouvent assiégées à Ségovie: voilà les termes de la supplique adressée par le roi d'Espagne au roi de France, lequel lui promet son aide et intervient auprès des seigneurs d'Espagne, qui ne sont pas plus disposés à lui céder qu'ils ne l'étaient à l'égard de leur souverain: «...avecques vous ilz n'ont riens a faire», rapporte le héraut du roi de France. L'insolence de la réponse incite le roi à se mettre en route: tous s'enfuient devant lui, si bien qu'il arrive devant Burgos:

«le roy de France remit a son obeyssance grant partie des villes a l'entour. Et celles qui faisoient grant signe de rebellion il les faisoit raser et mettre tout a feu et a sang; les aultres qui venoient a mercy leur pardonnoit, tellement que le bruit et l'effroy fut si grant par tout Espagne que toutes les villes, citez et chasteaux apportoient les clefs et venoient faire obeissance au roi de France»<sup>29</sup>.

Déjà se détache de Ségovie une ambassade «pour traicter paix». «Le populaire» vient crier merci. Quant aux quatre grands rebelles, ils sont décapités:

«...puis (le roi de France) envoya en chascune bonne ville cinq des aultres pour monstrier exemple au peuple de bien servir et obeyr a leur roy mieulx qu'ilz n'avoient fait par avant, et que ung chascun y prist exemple»<sup>30</sup>.

Les souverains d'Espagne demandent alors au roi de France de leur imposer «tel tribut et tel revenu (disent-ils) comme il vous plaira, car de vous et voz successeurs voullons doresnavent tenir nostre royaulme comme bons et loyaulx subgets, car c'est bien raison»<sup>31</sup>.

Gracieusement le roi de France propose d'unir leurs enfants. Ainsi l'Espagne pacifiée et soumise se voit proposer une alliance qui ne se réalisera pas sans une intrigue d'apparence compliquée, où l'on a cependant reconnu le schème du récit de *gab*, des énigmes plaisantes dont le vieux roi d'Angleterre fera les frais, au terme d'un charivari royal! Le royaume d'Espagne apparaît comme un lieu fécond où se dénouent des conflits, avec intervention étrangère certes, et elle est le lieu où sera recherchée la femme séductrice, la fille du roi, demandée par le roi d'Angleterre mais promise dès le berceau au jeune roi de France. En usant habilement de l'espace, ce dernier témoigne de la priorité qu'il mérite, moins par l'effet d'un contrat ancien conclu entre les parents qu'en vertu d'une remarquable aptitude à susciter la fascination. Ainsi le thème de la belle étrangère, qui n'est plus ici la belle sarrasine que le héros épique veut conquérir en même temps que la ville, s'est déplacé sur un «ailleurs» féminisé, cette Espagne qu'il s'agit de fasciner en même temps que le héros y fascine le regard de la jeune héritière, rapport de séduction multiplié par la convergence de tous les regards sollicités par la vivante énigme.

### L'Espagne ou le regard des rois

La fécondité du lieu appartenait à une carte topique, et la péninsule à conquérir contre la fougue musulmane s'est décalée vers un autre type de conquête. Déjà, on l'a vu, la terre d'Espagne s'est rangée à l'ordre, et les conflits qui suivaient les hostilités lancées par le royaume de Grenade ont été réduits par l'aide et l'alliance d'un royaume ami. Ce n'est donc plus en terre ennemie que le héros va conquérir la femme: encore s'agit-il de la conquérir, et si les moyens utilisés semblent assigner à l'Espagne la fonction d'un espace paraxalement peu décrit, il s'agit d'un espace à investir, à meubler par des objets fascinants, à savoir ses biens, ses richesses, et sa propre personne. C'est bien à quoi se consacre Jean de Paris, roi anonyme, déguisé en riche bourgeois, qui sème sur son parcours, de Paris à Burgos, tous les signes de l'étonnement. L'Espagne devient le lieu où culminent la stupéfaction, le questionnement, les clameurs devant l'excellence de ce jeune prétendant, plein de fraîcheur et d'habileté. Dans cette Espagne-là, où se trouvent réunis quatre rois, le véritable espace est celui où le regard des rois assure, à lui seul, le rapport du héros à un territoire social.

On est bien éloigné ici d'une toponymie romanesque ballottante où chantent les noms des lieux qui voient se dérouler des exploits. Ici, par une stratégie de focalisation, traverser l'espace, le resserrer pour le rendre aussi dense que possible — dense de regards — signifie en exiger la confirmation de soi. L'Espagne apparaît comme un espace suffisamment grandiose pour qu'il suffise, et ceci sans description pointilliste, à dire que ce qui s'y passe est admirable. On l'a vu pour les hauts faits du comte d'Artois, on le voit plus encore pour la somptuosité de l'arrivée de Jean de Paris. En quittant Paris, le jeune prince a emmené

«deux mille hommes d'armes des plus grans du royaulme, et quatre mille archiers avec les costilliers et pages pour conduire et garder le grant nombre des coffres et bautz qu'il menoit. Car dedans iceulx furent mis habillemens, draps d'or et de soye, bagues et aultres richesses innumerables, et fit mener avecq lesdictz sommiers, chariotz, costuriers et brodeurs qu'ils ne faisoient aultre chose que faire habillemens de diverses manieres»<sup>32</sup>

C'est dire d'emblée tout le soin pris pour séduire, et par l'incognito, ce qui est bien une revendication de la valeur à faire reconnaître, mais celle-ci fait appel dans le récit à la fascination par le visuel:

«... je me suis pensé de m'en aller en Espagne en habit dissimulé, en la plus grant gorre et triumphe que sera possible...»<sup>33</sup>,

annonçait le jeune prince à sa mère. Certes la topique de l'incognito est une clef connue de la dynamique des récits, mais les moyens de l'incognito savent se faire divers. Sur un fond d'alliances souhaitables qui mettent en oeuvre l'échiquier européen — la question restera dans le récit ouverte jusqu'au bout: aura-t-on un royaume Angleterre/ Espagne ou verra-t-on se confirmer par mariage une large puissance France/ Espagne? — et par suite, par une triangulation du désir, l'entreprise de séduction repose d'abord sur la séduction de l'oeil du rival, le roi d'Angleterre qui chevauche vers sa fiancée. Ceci concerne tout le temps du parcours géographique depuis Etampes, proche de Paris, en direction de Bordeaux, puis vers Bayonne où se noieront bon nombre d'Anglais imprudents: toutes stratégies de plaisanteries et démonstrations d'excellence qui plongent le roi d'Angleterre dans un état de «melencolie et courroux». Les deux prétendants approchent de la cité de Burgos; c'est alors que l'espace de la ville, où se croisent par excellence les regards, devient le lieu où le consensus des rois progressivement constitue l'identité même du jeune prince français: à savoir la valeur, encore secrète, de sa nomination. Auprès du roi d'Espagne se trouvent le roi de Portugal, le roi et la reine d'Aragon, le roi de Navarre, «et plusieurs princes et barons, dames et damoiselles sans nombre». Tous accueillent le roi d'Angleterre avec des marques d'honneur, mais la jeune princesse n'en témoigne aucune joie. Alors Jean de Paris, qui se trouve, lui, à «deux lieues de Burgues» se met à déléguer hommes et objets qui meublent l'espace qu'il veut conquérir, «deux heraulx... vestus d'ung riche drap d'or, montez sur deux acquenees blanches, tant richement amechees que c'estoit une merveille à les veoir»<sup>34</sup>. Or Jean de Paris anticipe toute préparation de l'espace en son honneur: le «maistre d'ostel» du roi d'Espagne, avant même de pouvoir «fornir de linge, vaixelle et tapisserie», trouve les compagnons de Jean de Paris fort occupés<sup>35</sup>. Arrivent alors les «chariots de la tapisserie», chacun conduit par «huit groz coursiers», et au nombre de vingt cinq «tous couvers de velours sur velours vert moult riche». Tout tourne alors autour de l'attente et de l'énigme, autour de ce «il» à propos duquel la jeune princesse s'exclame:

«Helas... nous ne le verrons point, car il doit estre dedans ces beaux chariotz»<sup>36</sup>,

Le roi de Navarre est tout effrayé «... ce semble mieulx songe que aultre chose!» Suivent les «utenxilles de la cuisine», dont la richesse est commentée par le roi du Portugal, et «pareillement dirent tous les aultres». Puis vingt cinq autres chariots portant les «robbes et habillemens de Jehan de Paris». Dieu et paradis, semble-t-il, arrivent «a ceste heure», s'exclame la princesse à marier:

«et que peult estre ce? Est il homme mortel qui puisse telle noblesse assembler?»

Des archers précédés de clairons mélodieux, puis l'arrière-garde, que commente encore le roi du Portugal, puis les cent pages d'honneur, «tous vestus d'ung moult beau velours cramoi», aux «cheveux aussi blonz que fin or, qui leur batoient jusques sur leurs espauls. Bien estoient dignes d'estre regardez»<sup>37</sup>, puis les trompettes, et le «grant escuyer» portant l'épée de Jean de Paris, dans un «fourreau tout couvert d'orfaverie et de pierres precieuses». Art de la mise en scène, art de la focalisation progressive, art d'occupation de l'espace en vérité: lorsque les envoyés du roi d'Espagne parviennent devant le logis de Jean de Paris, ils entrent dans une salle merveilleusement tapissée, où

«il n'y avait guieres aultre chose que fil d'or et d'argent, la ou estoit pourtraicte la destruction de Troye en grantz personnages tous faiz de fin or et de soye»<sup>38</sup>,

ce que commente le roi d'Aragon. Ce parcours est répété par le roi d'Espagne accompagné du roi d'Aragon, qui passent par la rue «fortiffie», qui s'émerveillent de trouver les rues qu'ils connaissent bien puisqu'après tout ils sont chez eux, et qui leur semblent «ung paradis, des delices et plaisances, et des beautés et richesses qui y estoient»<sup>39</sup>. Ce ne sont que pans successifs: de grands personnages de l'entourage du prince, de traversées de lieux, de la «chambre du conseil» toute «tendue de satin rouge, brouché de feuillaige d'or, le ciel de

mesmes et le pavement», jusqu'à la «chambre du secret» où enfin se découvre le jeune souverain. Là, l'espace, préparé comme une scène, est soigneusement décrit<sup>40</sup>: épisodes de l'Ancien Testament peints «a grans personnages d'or, bien enrichis de perles», et un siège «a trois degrez, couvert d'ung moult riche palle d'or», sur lequel s'élève «ung moult riche pavillon» dont on ne saurait énumérer les pierres précieuses. Jean de Paris s'offre dans sa gloire parmi ses cent «gentilz hommes», vêtus d'un «drap d'or batu, tant riche que ne le vous sçaurais declairer». Conquête du regard et de l'admiration par conséquent, où Jean de Paris fait jouer la valeur potentielle de ses hommes et l'étalement de ses trésors. C'est donc bien, paradoxalement, l'investissement d'un espace dont il s'agit ici, qui se profile sur le luxe virtuel que connaissent les grands souverains réunis autour du roi d'Espagne, car en vérité ils ne sont en mesure de s'émerveiller que s'ils possèdent déjà le pouvoir du référent.

C'est alors aussi que Jean de Paris glose les propos tenus au roi d'Angleterre, qui passaient pour fous, mais qui en vérité détenaient des évidences parfaitement judiciaires. Alors seulement, en un geste tout à fait ostentatoire, après avoir terminé «le parlement avecq le roy d'Espagne», Jean de Paris «rebrassa sa robbe, que dedans estoit d'ung velours bleu semé de fleurs de lis d'or»<sup>41</sup>, et il fait «rebrasser toutes les robes» de ses seigneurs. Devant cette révélation si soigneusement préparée, devant cette gestation du visuel et de l'identité du héros, le vieux prétendant d'Angleterre ne peut que fuir.

Ces jeux d'un espace investi de nouvelle manière développent le motif de l'exploit, mais dans ce récit de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, s'il y a conquête des regards admiratifs et de la parole d'éloge, cette fois c'est par une mise en scène purement visuelle qu'elle s'opère. La voix des rois qui entourent le souverain d'Espagne en constitue une composante essentielle: il n'est de visuel qu'admiré, donc commenté et mis en mots. Par suite l'énigme et la question qui sous-tendent si fréquemment les récits d'aventures sont ici poussées à leur plus parfaite efficacité. Il s'agit ici de faire prévaloir l'usage des lieux sur la présence même, ou plutôt de faire connaître l'identité à partir de jeux dans l'espace, et sur l'espace. Burgos devient l'espace d'une attente: l'espace, objet d'une minutieuse mise en abyme, est le pur sujet du suspense. On ne saurait plus adroitement faire jouer le couple du temporel et du spatial. C'est en un lieu de croisement de regards multiples qu'un «espace d'Espagne» dévoile sa grandeur, et le peu de description de cet espace-là n'est ni carence ni manque. L'Espagne, par le regard des rois qui s'émerveillent, ne détient pas — ou pas encore — ce qui la convie à l'interprétation et au verbe hyperboliques. C'est me semble-t-il, un privilège accordé par la narration, car ce n'est pas n'importe quel espace qui pour le déploiement du faste est ici choisi et retenu. Le motif de la princesse à conquérir et à éblouir est largement amplifié par l'oeil des rois à dompter, et à dompter par une somptuosité sans faille, signe d'une puissance politique qui, outre la séduction de la princesse, se cherche un allié de valeur. Le monde romanesque investit l'espace d'Espagne comme espace de fête et de désir.

Est-ce un paradoxe? Les récits qui se sont choisis l'espace d'Espagne — et là une lecture politique de l'Imaginaire romanesque serait certes profitable, à condition de ne pas seulement envisager le monde des alliances qui, dans la réalité politique, faisait de l'Espagne un partenaire très désiré — sont éloignés de la matière arthurienne, qui, elle, poursuit son itinéraire tardivement, comme en témoigne l'oeuvre de Pierre Sala. Si les constructions romanesques tardives, auxquelles je me suis attachée quelque peu aujourd'hui, se centrent si volontiers sur l'espace ibérique, faisant intervenir les souverains des divers royaumes, il est évident que se fait jour une tendance du récit à fusionner les contours historiques et les contours romanesques.

Mais en même temps il n'échappera pas que ces récits sont des inflations, sur l'axe historique et culturel, de schèmes de contes et de nouvelles, un conte de voeux impossibles, une légende de deux frères et d'un mort reconnaissant, un récit d'énigme, un récit initiatique merveilleux, puisque pour rejoindre le comté d'Esture, Cleriadus doit encore traverser la Forêt des Aventures! Or ce corpus-là de récits tardifs suggère de façon tout à fait surprenante

comment à une époque donnée les contes sont retravaillés, et éventuellement même décalés par rapport au goût romanesque. Ainsi les exploits du comte d'Artois, qui suscitent tant de regards émerveillés en Espagne, prennent beaucoup de place par rapport au stratagème inventé par son épouse pour retrouver le mari trop épris de lui-même.

Restons attentifs à ce que nous disent, en termes de territoires et donc en termes d'imaginaire et d'utopie, tous ces récits: l'espace ibérique apparaît comme composé de différents royaumes, la Reconquista y est presque achevée. La prise de Grenade par le comte d'Artois est l'un des épisodes, parmi les plus glorieux, de son séjour en Espagne. Les rois y oeuvrent en un consensus de sociabilité, qui laisse imaginer un consensus politique plus général. Le jeu des alliances, aussi bien dans le récit le plus aventureux, *Cleriadus et Meliadice*, que dans le récit le plus didactique, *L'Histoire d'Olivier de Castille et Artus d'Algarbe*, marque le désir de plaire en proposant un réseau solide de relations entre personnages de la fiction, qui ne s'agitent plus dans des royaumes imaginaires. Si le héros pourvu de longévité dans *L'Histoire d'Olivier de Castille* est héritier d'Algarbe, il devient par son mariage roi de Castille, d'Angleterre et d'Irlande.

Enfin l'espace ibérique apparaît comme un considérable adjuvant d'un système de l'homme en représentation, dans la mesure où, dépassant le statut d'un objet spatial évalué par le regard et admiré, l'espace de l'Espagne est au contraire constitué par un ensemble de regards porté par un objet de fascination. Or cet «espace regardant» est une validation nécessaire au héros d'un récit qui est somme toute initiatique, qu'il s'agisse du comte d'Artois ou de Jean de Paris. Le cadre espagnol est en effet le lieu idéal de représentation, et l'Espagne semble détenir le «bon oeil». Les exploits sexuels du comte d'Artois sont étonnamment stimulés par le désir né en terre d'Espagne. Les capacités de séduction et de maîtrise de la séduction sont multipliées par son épouse dès lors qu'elle doit rivaliser avec la fille du roi de Castille. Si l'Espagne n'est plus une terre à conquérir, elle devient une terre à séduire, aussi bien une femme que le regard d'une société. Ainsi la terre ibérique est un espace de recentrement de l'identité du héros<sup>42</sup>. La figure du héros qui cherche aventure en Espagne, ou qui part de la péninsule pour y revenir se faire admirer, est désormais familière dans l'horizon culturel.

A travers l'usage nouveau d'un espace appartenant à une longue tradition, pourrait-on suggérer qu'il y a une stratégie littéraire des noms de lieux, qui s'installent dans un espace figuratif crédible, visant un «effet de réel», et que ces repères géographiques sont en même temps chargés d'un symbolisme culturel? Si à la mémoire des guerres contre les Sarrasins s'associe largement la part individuelle d'un parcours initiatique, c'est à la terre d'Espagne qu'est dévolue la fonction de conjoindre la mémoire narrative et de nouveaux espoirs pour l'Imaginaire, où se fait jour quelque aspect de l'ancrage social de toute littérature. L'Espagne apparaît comme l'hyperbole des lieux où les alliances se consolident. D'autre part l'Espagne qui a repoussé l'Infidèle reçoit à l'évidence un statut symbolique important: celui de dispenser un regard d'évaluation sur l'individu, le Héros. Ainsi l'Espagne littéraire représente à la fois l'Occident avec ses jeux d'alliance et de parenté, ses stratégies de territoires, et ce qui reste des merveilles de l'Orient, merveilles déplacées dans le sens des jeux du paraître et du sublime des spectacles. Mais ce n'est plus la merveille d'une attente ou d'un «ailleurs»: plutôt une matrice privilégiée où le geste noble et valeureux reçoit ce qui lui est dû, à savoir l'applaudissement et la louange. C'est bien d'Espagne que se diffuse la belle rumeur qui rend fameux à la cour de France le comte d'Artois!

Si la littérature narrative use de l'Espagne comme d'un lieu particulièrement valorisé, c'est à une lecture politique de l'Imaginaire que nous serions invités, mais cet apport ne ferait que fortifier les fondements d'une analyse proprement narratologique, à savoir que l'homme crée contes et histoires à partir de schèmes souvent mythiques — le récit d'initiation à la fécondité et à la souveraineté appartient bien aux textures mythiques — qui restent en permanente gestation et se réalimentent sans cesse. Loin d'être fortuit, l'usage d'un espace grandiose, en vérité l'espace des origines narratives, celui de la chanson de geste, reverse la gloire des temps

passés dans une culture au sein de laquelle les ambitions de croisade ne peuvent plus aboutir, où l'exploit guerrier est peut-être devenu un beau rêve, mais où ne cesse de s'affirmer le lieu de tous les possibles, celui du héros et par suite, celui du «lector in fabula».

## Notas

<sup>1</sup> *La Manekine, roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, traduction et postface de Ch. Marchello-Nizia, Paris, 1980: alors que les trajets de son époux se déroulent dans un espace tout à fait cohérent, Nord de la France, Flandres, Vermandois, Artois etc. Les trajets de clôture en revanche effectués par la Manekine avec son père repent, l'époux retrouvé et son fils concernent des «terres de légendes» destinées à se conjoindre en «une même dynastie», p. 262.

<sup>2</sup> *La Traduction du Pseudo-Turpin du manuscrit Vatican Regina 624.*, éd. Claude Buridant, Genève, 1976, p. 89.

<sup>3</sup> *ibid.* p. 90.

<sup>4</sup> «... car m'en portez, franc chevalier oneste./ Por la teue amistié créré en la paterne./ Si serai crestienne, bautisee et convertte./ S'estiens or la sus en ce palés a certes./ De quinze citez sui preste que ge vos serve./ Aufalerm et Luiserm et Virgome et Tudele./ Onquepuie, Candie, Placite et Palerne/ et Burs et Carion et la cit de Nivele./ Et avroiz en demoine trestote Loquiferne./ Tolete, Pampelune, Sarragouce la bele./ Le cerle de fin or en avroiz sor la teste», *Siège de Barbastre*, éd. J. L. Perrier, Paris, 1916, v. 2069-2079.

<sup>5</sup> Micheline de Combarieu: «Un personnage épique: la jeune musulmane», dans *Mélanges Pierre Jonin, Senefiance 7*, 1979, pp. 184-196.

<sup>6</sup> *Jehan de Saintré*, éd. J. Misrahi et Ch. A. Knudson, Genève, 1967, p. 207.

<sup>7</sup> *Roman du Comte d'Artois*, éd. J. Ch. Seigneuret, Genève, 1966, p. 78.

<sup>8</sup> Et à sa suite, bien d'autres travaux: voir sur ce point *Littérature «Le décrit»*, no 38, mai 1980; *Poétique «Raconter, représenter, décrire»*, no 65, février 1986; *Revue des Sciences Humaines «Ecrire le paysage»*, 1988-1.

<sup>9</sup> Pour *Jean d'Avesnes*, voir l'analyse de Danielle Queruel, étude littéraire *Jean d'Avesnes ou la littérature chevaleresque à la cour des ducs de Bourgogne au milieu du XV<sup>e</sup> siècle* (Doctorat d'Etat, Paris IV).

<sup>10</sup> *Cligès*, éd. A. Micha, Paris, 1968, v. 6578-6585.

<sup>11</sup> «Cerquant les estranges contrees;/ Et en Berri et en Bourgoigne/ Et en Auvergne et en Gascoigne/ Le quiet, et par toute Bretagne./ Et jusques a la mer d'Espaigne», *Amadas et Ydoine*, éd. J. R. Reinhard, Paris, 1974, v. 2637-2642.

<sup>12</sup> *Richars li Biaus*, éd. A. H. Holden, Paris, 1983, v. 4901-4907.

<sup>13</sup> *Lion de Bourges, poème épique du XIV<sup>e</sup> siècle*, éd. W. W. Kibler, J. L. G. Picherit et Th. S. Fenster, Genève 1980.

<sup>14</sup> *Le Livre de Baudoyne, comte de Flandre*, éd. C. P. Serrure et A. Voisin, Bruxelles, 1836: nous nous servons de cette édition établie sur l'incunable Neyret de 1385, p. 39. Edition malheureusement très défectueuse.

<sup>15</sup> *ibid.* p. 44.

<sup>16</sup> *ibid.* p. 94.

<sup>17</sup> «Sire, j'ay le cueur moult dolent que vous tenez mon enfant Ferrant en si estroicte prison, et par Dieu, Sire, vous me en mesprises moult grandement. Et semble que vostre nature vous desmente; car vous sçavés bien de certain qu'ilz est mon filz Ferrant et que sont ses parens» etc. *ibid.* p. 129-130.

<sup>18</sup> *Roman du comte d'Artois*, introd. p. XXVIII-XXIX: l'éditeur n'a pas manqué de souligner que le héros ressemblait étonnamment à Philippe le Bon dont les ambitions de croisade et les bonnes fortunes étaient bien connues.

<sup>19</sup> *ibid.* p. XXXVIII.

<sup>20</sup> *ibid.* p. 51.

<sup>21</sup> *Roman Comte Artois*, p. 67.

<sup>22</sup> *ibid.* p. 97.

<sup>23</sup> *ibid.* p. 97.

<sup>24</sup> *ibid.* p. 140.

<sup>25</sup> *Cleriadus et Meliadice*, éd. G. Zink, Paris Genève, Droz, 1984.

<sup>26</sup> L'éditeur, G. Zink, note que la localisation de l'Esture est «très floue»: «à quatre jours de navigation des côtes anglaises, mais le cortège envoyé par Philippon (le roi d'Angleterre) met douze jours pour relier Belle Ville la Dame (capitale) au comté d'Esture. Port apparemment proche du château», note p. 726.

<sup>27</sup> Sur ces points, voir l'introduction de G. Zink: *Analyse et Approche littéraire*.

<sup>28</sup> *Jean de Paris*, éd. E. Wickersheimer, Paris, 1923, p. 5.

<sup>29</sup> *ibid.* p. 9.

<sup>30</sup> *ibid.* p. 22.

<sup>31</sup> *ibid.* p. 13.

<sup>32</sup> *ibid.* p. 26.

<sup>33</sup> *ibid.* p. 24.

<sup>34</sup> *ibid.* p. 45 et ss.

<sup>35</sup> «Les ungs faisoient barrières, les aultres rompoient maisons pour passer de l'une en l'aultre, les aultres tendoient tapparetries qu'il sembloit que ce fut une foire», *ibid.* p. 53.

<sup>36</sup> *ibid.* p. 55.

<sup>37</sup> *ibid.* p. 63.

<sup>38</sup> *ibid.* p. 70.

<sup>39</sup> *ibid.* p. 72.

<sup>40</sup> *ibid.* p. 74.

<sup>41</sup> *ibid.* p. 84.

<sup>42</sup> Ce qui apparaît très clairement dans *L'Histoire d'Olivier de Castille et Artus d'Algarbe*.